

En famille

Justtine Fortun

Number 111, Fall 2006

L'Antiquité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14187ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fortun, J. (2006). En famille. *Moebius*, (111), 51–58.

JUSTTINE FORTUN

En famille

Ma chère sœur,

Je te félicite du rangement que tu as fait dans le grenier de notre illustre famille. Merci de m'avoir envoyé les carnets de notre cousin. Je regrette de ne pas l'avoir connu. Comment se fait-il que personne ne nous ait parlé de lui? La vie était un terrain de jeu pour ce grand homme. Il a écrit quelque part qu'il se sentait comme un rat de laboratoire que des savants fous auraient lâché dans le labyrinthe de sa propre cervelle. Et son grand ami César! Quel être extraordinaire, celui-là. Extraordinaire. Rien de plus. Rien de moins. Je donnerais un royaume pour les voir en chair et en os.

Les carnets sont dans un état pitoyable, comme tu dis. Je n'ai pas fini de tout transcrire, mais le début m'a tellement réjoui que je t'en envoie une copie. Tu avais raison, il est impossible de tout lire. Pour répondre à ta question, j'ignore si ce sont des souris ou des rats qui ont fait le plus de dégâts. Heureusement, la moisissure a dû calmer leur appétit, puisque toutes les pages rescapées sont plus vertes et pelucheuses qu'un champ de pissenlits au printemps.

Le passage que je t'envoie relate le lancement d'un livre de César. Notre cousin y était allé pour lui faire plaisir. Ils ont fait une virée à tout casser.

N'es-tu pas fière, toi, de savoir que cet excentrique a fait partie de notre famille?

Moi je jubile.

Affectueusement.

Ton frère qui t'aime.

Carnet I

Je déteste les lancements littéraires. On n'a pas le temps de parler à ses amis. Les connaissances qu'on y rencontre ne valent pas le journal télévisé. Le mauvais vin qu'on y sert donne la nausée. Les petits fours me donnent des gaz. Il y a là-dedans trop de courtoisie, de jalousie, de rancœur et d'hypocrisie : la bagarre fait souvent rage pour quelques rêves de gloire minables.

Si par extraordinaire la nourriture est bonne, elle a disparu quand j'atteins le buffet à coups de coudes. J'arrive toujours en retard. C'est devenu un principe. Ça me permet d'éviter les discours des éditeurs. Je ne suis pas tenté de les huer. Je fais des efforts pour préserver ma réputation. Je ne suis pas complètement misanthrope.

Je louchais sur une corbeille de chips ramollies en me demandant si elles allaient pouvoir calmer le feu provoqué dans mon œsophage par le picrate infâme que je venais d'avaler, quand une main aux longs ongles rouges me saisit le bras. César avait sorti le grand jeu. Il portait une quantité impressionnante de bracelets, une chemise à fleurs, des sandales roses armées de semelles de quinze centimètres. Il avait l'humour des grandes folles excentriques.

Son éditrice avait accepté de faire son lancement dans une galerie d'art branchée de Bruxelles dont le patron affirmait avoir un jour accueilli Dalida. La voiture de la diva était tombée en panne devant sa boutique. Elle était entrée pour téléphoner. Pas farouche, elle avait siroté son meilleur whisky en attendant la dépanneuse. Lui, fou d'amour, s'était fabriqué une légende grâce à la seule femme d'Égypte dont la beauté aurait pu rivaliser avec celle de Cléopâtre.

— On est partout au centre du ciel¹, me lança César.

— Par Pétrone, j'ai bien besoin de serrer la main d'un astre pour me guérir de l'acide chlorhydrique que je viens d'ingurgiter. Ton éditrice est toujours aussi radine.

— Toujours.

Avant que j'aie eu le temps de faire la liste complète des défauts de Marie-Noëlle Dicron – surnommée la

Harpie Vorace – César partit saluer de nouveaux arrivants.

Il était déjà 19 h. Avec un peu de chance, je serai rentré à minuit, pensais-je en espérant qu'on allait bientôt rejoindre un bar ou un restaurant où l'on ne risquerait pas de mourir empoisonné.

Je fixais à nouveau les chips. Elles me faisaient penser à...

— Ah tu es là ! Pas possible ! T'as l'air en forme !

C'était mon ex. La dernière je veux dire. Elle parlait si fort qu'un cercle se forma autour de nous. Étant donné la façon dont nous nous étions séparés le mois précédent, je m'attendais à une série d'insultes et de reproches propres à divertir tous les péquenots voyeurs qui nous tournaient autour.

Elle s'appelait Circée. Ses parents avaient dû entendre ce nom dans un film hollywoodien. Ils ignoraient sans doute que la première Circée avait été une garce lubrique qui transformait les hommes en porcs.

À ma grande surprise, Circée parlait fort, mais sans chercher à m'humilier. Elle m'apporta même un verre de vin pour trinquer à notre amour défunt.

— Allez, buvons pour oublier !

[...]

Ce soir-là, plusieurs livres étaient lancés en même temps. La Harpie Vorace n'aimait pas accorder trop d'attention à chacun de ses auteurs. Elle les considérait comme de gentils élèves peu doués à qui elle donnait de bonnes leçons de littérature, puisque, bien sûr, elle était elle-même le meilleur écrivain contemporain du monde, méconnu certes, mais que l'histoire allait remettre à sa place. En plus, il fallait songer à assurer la rentabilité de la maison : les économies d'échelle sont toujours bonnes à prendre.

— Oh, Marie-Noëlle ! vous avez écrit un nouveau livre, dis-je à l'éditrice.

Derrière sa table, elle caressait la caisse contenant l'argent qui allait lui servir à louer un stand au prochain salon du livre d'Honolulu et à s'acheter un billet d'avion.

— Vous voulez acheter mon livre ? Je peux vous faire une dédicace. Il n'y a pas de supplément.

— Dans ce cas, je veux avoir ce monument dans ma bibliothèque.

— Vous êtes un vil flatteur.

— Pas du tout, je suis sérieux. *La cervelle sans esprit*, c'est fort. Vous avez dû vous creuser pour trouver un titre pareil.

— Ah ça, on peut dire que j'y ai longtemps réfléchi.

[...]

— César, Circée m'a jeté un sort.

— Ce n'est pas encore l'heure d'être saoul.

— Je n'ai bu qu'un verre : je suis sûr qu'elle m'a drogué.

— À part ta nervosité, tu m'as l'air en pleine forme.

— Je viens de parler à Tania pendant une heure.

— Et alors ?

— Je n'ai pas bandé une seule seconde. Rien.

[...]

Nous arrivâmes enfin à la taverne. Le propriétaire était un ancien joueur de football. Après avoir connu son heure de gloire dans un célèbre club japonais, il avait investi sa fortune dans ce débit de boisson de troisième zone. Une retraite sans tracas.

Il avait rebaptisé l'endroit La Taverne de l'arrière, songeant à la fois à son ancien poste mais aussi à tous les vieillards aussi esseulés qu'alcooliques qui venaient y dépenser leur retraite depuis cinq générations. Je ne le vis pas ce soir-là. En pleine semaine, les habitués ne sont pas sobres, mais ils sont calmes.

Tania s'était jointe à notre groupe. J'appréhendais la proximité de cette femme. Le monde ne tenait plus debout.

[...]

Le serveur vint nous prévenir qu'il ne lui restait plus une goutte de whisky et que nous allions devoir nous taper une tequila infâme pour accompagner nos bières.

— Ô dieux, lança César vers le plafond de la taverne, ô dieux perfides ! Les premières joies que vous nous donnez sont les premières que vous nous ravissez² !

Il fallait réagir. Nous décidâmes à l'unanimité d'arrêter la bière.

Grave erreur. La taverne se transforma rapidement en un terrain de jeu dont nous étions les arbitres.

César trébucha sur ses talons hauts jusqu'au fond de la salle où se trouvait un billard. Il avait repéré un type à la cravate dénouée qui maniait sa queue avec une maladresse attendrissante. Ce gentil représentant de commerce s'appelait Armand, il avait fait une grosse vente dans la journée et avait décidé de la fêter, il portait un certain intérêt aux propos lubriques que cette grande folle de César lui murmurait à l'oreille.

Non loin de moi, Tania poussait un rire gargantuesque, plein de hoquets et de stridence au milieu des piaillements de ses voisins. Elle se leva. Sur le chemin des toilettes, elle s'arrêta devant ma table.

Ses yeux enflammés par l'alcool auraient dû me transformer en prédateur sexuel sans scrupule. Elle posa les deux mains sur la table et se pencha en avant pour me parler. Je fus ému de découvrir ses seins. Malheureusement, mon émotion demeurait abstraite. Aucune réaction physique. J'avais peur que, s'apercevant de mon impuissance, elle n'en tire des conclusions sur mes sentiments à son égard.

— Je vais me refaire une beauté. Tu m'accompagnes ?

Je fus incapable de prononcer un mot. Inquiet comme un clown dans un congrès de pompes funèbres.

— Laisse tomber, je suis saoule, ajouta-t-elle devant mon indécision.

C'est à ce moment-là que la Harpie Vorace eut sa crise. Elle avait assisté à notre échange en fixant César qui, à l'autre bout de la taverne, tentait de s'accrocher au cou d'Armand. Elle avala son verre cul sec et commanda une

ournée générale. Le silence se fit autour de la table. Nous ne l'avions jamais vu faire une telle dépense désintéressée.

Elle fonça, l'index pointé vers César, en renversant des chaises sur son passage.

— Ah non alors ! Ça ne va pas se passer comme ça ! Monsieur, dit-elle à Armand, je vous ai vu la première. J'en ai assez de me faire piquer tous les beaux mecs.

Armand n'avait pas des allures de star de cinéma, mais il semblait l'ignorer. Grand seigneur, il accorda un regard à la Harpie.

— Tenez, dit-elle en faisant demi-tour, un cul de femme, par exemple, c'est quand même mieux.

Armand se permit de tâter la marchandise que, toutes deux penchées de façon obscène sur le billard, César et la Harpie lui tendirent.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, concéda-t-il.

Je n'entendis pas la suite de leur brillante conversation. Tania venait de réapparaître. Elle s'arrêta en chemin pour discuter avec une femme de notre groupe. Elles se mirent à rire en regardant dans ma direction. Je commandai une autre tournée.

Elles se levèrent toutes les deux pour aller danser au milieu de la salle. Elles commencèrent à s'embrasser langoureusement. Je dis commencèrent, parce que trois tournées plus tard elles continuaient encore leur intense prière à Sapho.

J'étais dans un état épouvantable. Mon esprit poussait des hurlements pendant que mon corps demeurait inerte. Elles étaient magnifiques, obscènes, suaves filles de Narcisse offrant le spectacle de leur désir au plaisir de tous.

[...]

À l'entrée du cimetière, César prit Armand par les épaules. Ils titubèrent sur un rythme postmoderne. César voulut grimper sur un impressionnant monument funéraire. J'allai me poster devant ce formidable tombeau paré de colonnes, d'arabesques et de petits anges rococo. Je pouffai avec condescendance.

— Tu peux rire, me lança César, tirant Armand par les bras pour le hisser au sommet du mauvais goût. Oui, tu peux rire, répéta-t-il, l'index pointé vers la statue d'un ange qu'il accusa dans son délire, mais tu ne m'auras pas. Je vais me disloquer. Tu ne me verras plus. Tout d'abord, je vais donner mon âme à la lune. Qui d'autre pourrait recevoir ce cœur toujours plongé dans l'ombre d'une excentricité, d'un éclat de foudre, d'une babiole délaissée après une heure de fascination. Mon esprit, soyons juste, je l'envoie au soleil, à sa clarté qui m'a tant de fois sorti des enfers de la passion, à ses lumières foudroyantes qui traversent tous les voiles, à son feu qui se renouvelle jour après jour grâce à la curiosité de la vie.

— Et ton corps, dis-je avant d'avaler une autre gorgée de vin, à qui vas-tu le donner ?

— Je le donne à la terre. Il est bon qu'un peu de folie pénètre le terreau où grandiront les générations futures. La folie est le salut des sociétés occidentales rongées par le confort et l'ennui. Je veux être enterré sans cercueil en pleine nature. Des légions de bienheureux vivront sur la terre où mon corps se fondra au reste de l'univers. Quelle mort saurait être plus glorieuse ? Il faut nous préparer à mourir. C'est l'un de nos devoirs les plus sacrés. Jeune, on ne voit rien de la grande ombre. On s'imagine un choc, une péripétie exotique... des divagations juvéniles gavées d'hormones guerrières. La mort ne met pas des gifles à tout le monde. Elle préfère caresser langoureusement les esprits avec des souvenirs piqués de regrets pendant de longues et sordides agonies.

César était cramponné au sommet du tombeau. Armand parvint à se hisser à ses côtés avec difficulté. Il regarda vers le sol, deux mètres plus bas, se mit à vomir tripes et boyaux, hoqueta, puis rit en voyant son repas faire de l'art abstrait sur la pierre.

— La folie permet de poursuivre l'aventure. Je traverse le palais gigantesque de mon existence au milieu de tous mes personnages. Je suis Ulysse. Je voyage, je combats les dieux, je terrasse les cyclopes, je cherche la vérité dans toutes les salles de mes palais. Et j'éventrerai sans remords tous les ignobles prétendants qui chercheront à me la ravir.

[...]

... moi à qui le vin donnait la rage d'un taureau à l'abattoir, je singeai les meuglements obscènes du minotaure affolé par son désir. J'étais lancé à la poursuite d'une jeune vierge imaginaire perdue dans mon labyrinthe.

J'entrai dans un parc en gesticulant tellement que je tombai sur le sol.

Par terre, le spectacle des étoiles me ramena soudain à mon statut d'insecte. J'étais perdu devant le silence infini où naît la foi en l'inconnu. J'allais entamer une prière inspirée quand j'entendis des pas et le frottement, proche, d'un tissu.

Tout là-haut, debout, Tania me scrutait comme un fauve échappé d'un zoo.

— On est sans cesse à attendre le châtement qu'on a mérité³, crus-je l'entendre dire. Je ne suis pas lesbienne, continua-t-elle en s'agenouillant jusqu'à poser les mains sur ma poitrine. Tu me fais peur, me souffla-t-elle au visage. Prends-moi. Châtie-moi.

Je me sentis tout à coup plein de vigueur. Le sortilège médicamenteux de Circée qui m'avait ôté ma force virile se dissipait. Je crevai de bonheur.

Tania m'enfourcha comme un étalon.

J'étais sauvé. Là, au bout de ma nuit, le crépuscule de mes amours apparut enfin pour illuminer le glaive imper-turbable de la justice.

NOTES

1. Pétrone, *Le Satiricon*, Le Livre de poche, 1972, p. 58.

2. *Id.*, p. 168.

3. *Id.*, p. 205.